

# Les ressorts de la confiance

Par **Bruno BAGARRY**

Psychologue, psychothérapeute et psychanalyste en libéral et en institution

Se nourrir, se soigner, apprendre des choses, se lier à l'autre ou travailler, quels que soient les domaines de la vie où il est question de subvenir à ses besoins, d'assouvir ses désirs ou d'accomplir un acte, parfois le plus banal, la notion de confiance s'impose. Dans les faits, mais aussi dans les discours, entre amis, dans le couple et jusqu'au cabinet du psychanalyste, la confiance s'interroge comme une clé du lien à l'autre. Qu'en serait-il si le doute s'installait au point de mettre en question le moindre savoir ou la plus banale interaction ?

Le Trésor de la langue française (TLFI) établit que la confiance est une « croyance spontanée ou acquise en la valeur morale, affective, professionnelle... d'une autre personne, qui fait que l'on est incapable d'imaginer de sa part tromperie, trahison ou incompetence ». « Foi en quelque chose, en quelqu'un » (TLFI) caractérise la confiance.

C'est un acte de foi fondé sur des valeurs. Mais est-ce un acte délibéré ? Autrement dit, la confiance est-elle un choix ? Certains auteurs parlent de confiance fondamentale, présente au tout début du développement. D'autres énoncent qu'elle est le résultat du milieu dans lequel le sujet évolue. D'un côté, elle serait une sorte d'état de nature, et de l'autre, selon le contexte de vie, elle s'établirait de façon erratique ou stable.

Si la confiance est au fondement du sujet, qu'advient-il lorsque la désillusion, inévitable et parfois cruelle, bouleverse les représentations ? Le corps social n'est-il pas le garant d'un équilibre des croyances sans lequel la construction du lien, indispensable à chacun et au vivre-ensemble, ne pourrait exister ?

Spontanée ou acquise, édifiée sur des valeurs, la confiance aurait pour origine une croyance que l'existence aurait mauvais jeu de défier. Mais des ressorts intersubjectifs et collectifs existent pour la préserver.

## Aux prémices, la dépendance

### État de nature ou historicité

Jean-Jacques Rousseau écrivait déjà que l'être humain a « la faculté de se perfectionner [...] au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie » (Rousseau, 1755). Et l'homme est si perfectible et non programmé qu'il peut se tuer. Tel est le revers de sa liberté, de son extraction d'un état de nature originel pour accéder à l'historicité. Mais si l'animal peut subvenir à ses premiers besoins dès les tout débuts de son développement, l'humain est pendant des années dépendant de son milieu pour les assouvir. Freud parlera d'« immaturité biologique » concernant le petit de l'homme et son incapacité à subvenir à ses besoins primaires. Aussi, l'enfant – l'enfant qui ne parle pas encore – n'a pas d'autre issue que de s'en remettre totalement aux parents nourriciers. Son état de vulnérabilité est si grand que la confiance en ceux qui lui donnent les premiers soins est une nécessité.

La confiance de l'enfant en ses parents est, au départ, inconditionnelle. Il est alors un être totalement crédule, par nécessité. Mais aussi par nature. En effet, il y aurait chez l'être humain, selon Thomas Reid cité par Origgi, une « disposition naturelle, psychologique, à la crédulité » (Origgi, 2008).

## Confiance et vulnérabilité

L'état de vulnérabilité de l'enfant fait écho à ce que les adultes traversent dans certaines circonstances de leur vie, même les plus banales. Par exemple, s'en remettre au médecin marque un acte d'abandon à une autorité savante. Cependant, à la différence de l'adulte, « la confiance affective chez l'enfant ne suppose pas qu'il ait préalablement pesé le pour et le contre ; elle est là d'emblée, dans une situation de vulnérabilité maximale » (Origgi, 2008).

## Apprentissage

Si l'état de confiance est présent dès l'abord et est une réponse à la condition de vulnérabilité extrême du sujet, il est également à la source de tout l'apprentissage. L'enfant baigne dans le langage dès sa naissance, et c'est dans et par la parole de l'autre qu'il construit son univers mental et symbolique. Wittgenstein note que « l'enfant apprend en croyant l'adulte. Le doute vient après la croyance » (Wittgenstein, 1976).

L'apprentissage requiert un relâchement, un abandon, une « position féminine », diraient certains psychanalystes. Ainsi, apprendre est souvent difficile pour l'adulte. La position de recevoir nécessite de baisser la garde. Et chez certains jeunes hommes, notamment, en bataille avec leur identité masculine, elle est synonyme de féminité, d'un devenir-femme qui les effraie. La rébellion devient la réponse à une menace qu'une construction imaginaire aura instiguée.

Ainsi parle-t-on de confiance fondamentale pour les premiers soins et l'apprentissage. Elle est le résultat d'un état de nature, d'une crédulité originelle.

Mais la confiance est également le produit d'interactions réussies avec le parent nourricier.

## Les premières interactions en question

### Les premiers soins

L'enfant est la proie d'une « angoisse dont nous ne pouvons avoir idée [...] : se morceler ; ne pas cesser de tomber ; ne pas avoir de relation avec son corps ; ne pas avoir d'orientation » (Winnicott, 1962).

L'une des fonctions du parent est de s'ajuster au vécu chaotique du bébé et d'en favoriser la symbolisation. L'on pourrait parler d'interprétation. Il s'agit de se faire le passeur de ce qu'il ressent et exprime par des cris, des gestes ou des mimiques, faute de mots pour le dire. Se faire l'écho de l'éprouvé infantile conduit le jeune sujet à élaborer son propre langage et, peu à peu, à sortir de son chaos.

Winnicott parle de « la mère suffisamment bonne ». Celle-ci « s'identifie aux besoins de l'enfant, constitue l'échafaudage pédagogique du travail du moi » (Tyar, 1998). Chez la mère suffisamment bonne, l'on trouve une façon de contenir l'enfant – *holding* – et de lui apporter les premiers soins – *handling* –. Mais ceux-ci ne doivent pas être trop satisfaisants. En cela, ce qui est suffisamment bon ne l'est ni trop ni pas assez. La mauvaise mère est « celle qui satisfait trop bien les désirs de son enfant... celle qui ne prive pas l'enfant de la privation » (Tyar, 1998).

La frustration est un vecteur constitutif du développement et qui engage l'aptitude du sujet à envisager un espace possible entre soi et le monde, ouvrant à la création. Car ce que l'on perdra ou ne pourra pas obtenir sera recréé par le symbole qui substitue un récit à l'absence. Freud illustre cela par le *Fort-Da* (*fort* : parti ; *da* : là), ce mouvement d'aller-retour du jeu de la bobine de son petit-fils (Freud, 1913). L'enfant lance la bobine tenue par un fil, celle-ci disparaît sous son lit – "*Fort*", s'exclame-t-il –, puis réapparaît – "*Da*" –. Par ce mouvement, l'enfant métaphorise les allers-retours de sa mère. Ainsi n'est-il plus sous l'emprise de l'angoisse que générait son absence. Il devient le metteur en scène de la disparition. La confiance naît de cette capacité d'indépendance par la création de son propre monde de représentations.

## Confiance en soi, confiance en l'autre

La confiance en soi résulterait ici de l'élaboration d'un récit, celui de l'absence. Une fois symbolisée, la disparition de l'être cher devient une séquence que le sujet a recréée et dont il s'est approprié l'incidence. Il prend ainsi confiance en son indépendance possible et en sa capacité d'élaboration. La confiance en l'autre et la confiance en soi naissent d'un même mouvement. Intériorisés, l'absence de l'autre, et l'autre lui-même, ne sont plus une menace. De plus, l'adulte contribue par ses insuffisances – ne pas pouvoir répondre à tous les besoins ; devoir s'absenter... – à la fabrication du monde intérieur de l'enfant. La défiance cède le pas à la confiance, tout à la fois en l'autre, qui peut s'absenter sans que cela ne provoque l'angoisse, et en soi, parce que le sujet réalise qu'il peut survivre à l'absence.

## La désillusion

Selon Ferenczi, la déception de l'enfant a deux origines fondamentales : celle « concernant la capacité des personnes autorisées d'expliquer les choses et les processus, et la déception concernant leur disposition à dire la vérité » (Ferenczi, 1913). Et d'ajouter la « déception quant à la confiance [...] accordée aux détenteurs de l'autorité ou plus exactement à la réalité de leur amour » (Ferenczi, 1913).

L'omnipotence des parents est démythifiée. L'enfant intègre, non sans mal, que ceux-ci ne peuvent pas répondre à tous ses désirs. Mais également, la toute-puissance infantile, l'éprouvé que tout besoin devrait trouver une réponse, se dissipe à l'orée « d'exigences qu'il ne peut plus satisfaire par la seule force de son désir mais seulement en modifiant le monde extérieur » (Ferenczi, 1913). Et ce dernier ne manque jamais de résister.

De même, l'illusion d'un amour pur et inconditionnel s'émousse. Elle fait place à la perception de l'ambivalence. Lacan lui donnera un nom : « hainamoration » (Lacan, 1975). Tout amour est teinté de haine et *vice versa*. Là où le chien lèche ou mord, l'homme vit dans la confusion des sentiments. Au point que certains humains optent pour la relation à l'animal afin de ne plus avoir affaire à l'incertitude. Jusqu'à préférer la haine de l'autre dont l'authenticité, le vrai, laisse moins de doute que le meilleur des amours.

Face à la désillusion, tant de la toute-puissance parentale que de celle de l'enfant vis-à-vis de lui-même, et fort du constat de l'ambivalence des sentiments, le sujet est en constante recherche de gages.

Les règles de l'échange, le jeu social ou les institutions luttent sans répit contre le doute, voire la défiance de tout un chacun. Ils établissent des modalités de la confiance afin que les engagements, et, par là même, le vivre-ensemble, restent possibles.

## Les mécanismes sociaux de la confiance

La dépendance à l'autre est une conséquence d'un « des besoins fondamentaux de l'humanité, celui de coopérer » (Origgi, 2008).

Si elle est, en premier lieu, l'affaire cruciale des plus vulnérables, elle est présente « dans tout état de l'humanité, son état de nature primordial ainsi que son état social » (Origgi, 2008).

La dépendance affective, économique et sociale de l'homme l'inscrit dans une nécessité de la confiance malgré ses désillusions. Des mécanismes sont à l'œuvre pour favoriser l'adhésion.

## La promesse et le renforcement

« L'engagement de la parole donnée est le fruit d'un contrat visant à nous protéger d'une défiance généralisée » (Hobbes, 1977).

Il est attendu que les liens de sang, de provenance ou de parenté soient, par leur nature même, des gages de confiance. La promesse s'établirait avant tout comme substitut du lien naturel. Elle favoriserait l'établissement possible de relations entre inconnus et entre sujets ayant des intérêts divergents.

Tenir ses promesses n'est pas affaire de sentiment, mais de conventions. Et celles-ci connaissent un renforcement dès lors qu'elles se sont avérées fructueuses. Reconnues comme bénéfiques de génération en génération, les conventions se sont confortées, sédimentées, et sont devenues des lois de l'échange.

### **Intérêts partagés et valeurs communes**

Si les conventions régulent l'engagement d'une manière formelle, dénouée d'affect, il n'en demeure pas moins que la confiance s'établit aussi sur des critères intersubjectifs qui mettent en jeu l'intérêt et les valeurs partagés.

« Je fais confiance à quelqu'un si j'ai des raisons de croire qu'il sera dans son intérêt de prendre en compte mes intérêts » (Origgi, 2008).

L'altruisme est suspect dans le rapport social. Connaître l'intérêt de l'autre est, en un sens, rassurant. L'engagement viendra souvent de la révélation mutuelle des profits escomptés. Tant que l'autre n'aura pas abattu les cartes de ce qu'il attend, il demeurera douteux.

Et la considération des valeurs en jeu compte également. Selon Pettit, il est fait le « pari [...] que l'autre se conformera aux mêmes valeurs que soi [...]. Je fais confiance à un autre si je perçois chez lui des qualités auxquelles j'attache une grande valeur » (Origgi, 2008).

Le code moral peut être contraire à toute éthique publique – code d'honneur de truands par exemple –, il n'en est pas moins indéfectible. En effet, les valeurs personnelles sont ce à quoi le sujet renonce le moins.

### **Réputation**

Un autre facteur de la confiance : le souci de réputation.

Lacan affirme qu'il y a derrière toute demande une infinité de demandes, et, au final, une demande d'amour (Lacan, 1959). Celle-ci se distingue du besoin qui est de nature biologique – la faim – et qui se satisfait d'un objet – la nourriture. À l'inverse, il n'y a aucun objet qui puisse satisfaire une demande, selon Lacan. La réponse donnée n'est jamais la bonne. Elle n'est jamais satisfaisante. Derrière une demande, il y a toujours une autre demande. Et, au final, une demande d'amour. La quête de réputation n'est autre que cela.

Adam Smith « place la réputation au centre de la vie sociale » (Origgi, 2008). « La nature, lorsqu'elle a formé l'homme pour la société, lui a fourni un désir original de plaire et une aversion originale d'offenser son frère » (Smith, 1759). Et Pettit de dire : « J'ai des raisons de faire confiance car je peux parier sur une disposition psychologique chez mes semblables à honorer la confiance afin de garder ou gagner une bonne réputation » (Origgi, 2008).

Inutile d'insister sur la recherche effrénée de réputation sur le net. Elle illustre ce qui s'est observé depuis toujours et à petite échelle dans les coteries. Aujourd'hui, elle se dévoile à tous sur les réseaux sociaux. La réputation donne un gage de crédibilité et augmente les chances de futures connections. Le gain d'une bonne image se traduit par un apport économique. Mais avant tout, les "likes" sont bien des mots d'amour.

## Conclusion

Pour partie nécessaire et constitutive, la confiance est un trait inhérent au développement d'un sujet. Elle est de plus un garant de l'équilibre social. Mais elle ne survivra qu'au prix de conventions, d'intérêts et de valeurs partagés pour dépasser les désillusions intrinsèques au parcours de vie. L'on pourrait dire qu'elle est le produit d'une lutte sans répit entre les blessures de l'histoire individuelle et l'instauration requise des moyens de la conciliation.

Mais alors, qu'en est-il d'une société de la défiance ? N'observe-t-on pas, en effet, à la faveur de la pandémie actuelle par exemple, une progression manifeste de la suspicion générale ? Et n'a-t-on pas pour coutume de pointer, depuis Jules César, l'esprit querelleur des Français et leur méfiance envers ceux qui les gouvernent, à peine leurs fonctions prises ?

Certains couples tiennent par le soupçon. La menace devient source de vitalité. Elle donne une valeur à ce qui pourrait échapper. Et concernant la collectivité nationale, comme le rappelle Jacques Julliard <sup>(1)</sup>, « la défiance à l'égard du pouvoir central est ce en quoi, pour beaucoup de Français, consiste la démocratie. Lorsque tout le monde est d'accord, tout le monde s'inquiète. » Rappelant Marat : « Tout dépositaire de l'autorité est un ennemi potentiel. »

Et si la discorde, tant dans la vie intime qu'au sein d'une collectivité, était un signe de vitalité et devenait elle aussi essentielle à la ferveur du lien...

## Bibliographie

FERENCZI S. (1970), *Psychanalyse II*, Paris, Payot.

FREUD S. (1985), *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Payot.

HOBBS T. (1977), *Élément du droit naturel et politique*, Paris, L'Hermès.

LACAN J. (1975), *Le séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil.

LACAN J. (1986), *L'Éthique de la psychanalyse, Le Séminaire, Livre VII*, Paris, Seuil.

ORIGGI G. (2008), *Qu'est-ce que la confiance ?*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin.

ROUSSEAU J.-J. (1755), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Amsterdam, Marc Michel Rey.

SMITH A. (1759), *La théorie des sentiments moraux*, Paris, PUF (2000).

Trésor de la langue française informatisé, <http://www.atilf.fr/tlfi>, ATILF - CNRS & Université de Lorraine.

TYAR A.-F. (1998), *Les aléas de la confiance : gouverner, éduquer, psychanalyser*, Paris, L'Harmattan.

WITGENSTEIN I. (1976), *De la certitude*, Paris, Gallimard.

WINNICOTT D. W. (1962), *Processus de maturation chez l'enfant : développement affectif et environnement*, Paris, Payot.

---

(1) Entretien sur France Culture (2020), « Penser ce qui nous arrive avec Jacques Julliard », émission *Répliques*, 30 mai, 52 min.